

WILL LE MAGNIFIQUE

De STEPHEN GREENBLATT

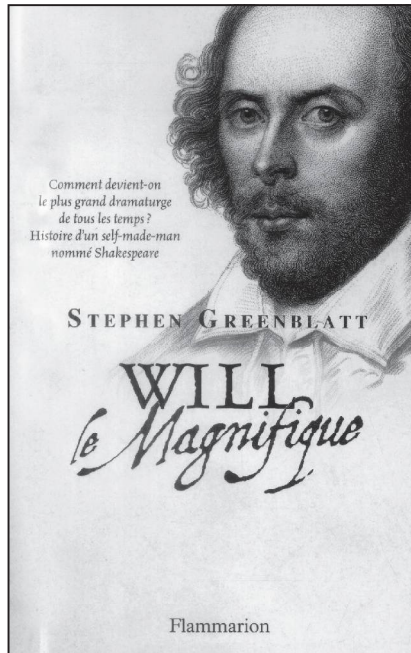
Comment reconstituer un puzzle dont plusieurs pièces manquent ? En s'inspirant de l'ensemble du tableau pour imaginer les morceaux faisant défaut. C'est la tâche ardue à laquelle s'est employé Stephen Greenblatt en essayant de faire revivre Shakespeare. Bien des historiens avant lui s'y étaient attachés avec plus ou moins de bonheur. Greenblatt semble les avoir tous consultés, ainsi que les précieux documents officiels (actes de naissance, de mariage...) qui, eux, sont inattaquables.

«Will in the world», publié en français sous l'appellation de «Will le magnifique», a valu de nombreuses louanges à Stephen Greenblatt. Cet universitaire bostonien qui a étudié à Yale et a enseigné vingt-huit ans à Berkeley avant d'occuper une chaire à Harvard, où il a reçu le titre de «*Professor of the humanities*», a reçu le «National book Award» en 2011 et le «Prix Pulitzer» en 2012 pour «Quattrocento». Il connaît certainement les œuvres de Shakespeare dans les moindres détails, car il en cite souvent les passages qui lui semblent correspondre à la personnalité de l'auteur ou à ses expériences.

L'intérêt de l'ouvrage ne réside d'ailleurs pas uniquement dans la vie de Shakespeare, mais dans le contexte historique qui l'entoure, cette époque élisabéthaine si foisonnante et agitée. La lutte entre catholiques et protestants datait de bien avant 1564, date de naissance de Shakespeare.

Henri VIII, comme on le sait, après avoir été un défenseur de la foi catholique, était devenu protestant pour convenances personnelles. Son fils et successeur, Edouard VI (fils de Jeanne Seymour et mort à 16 ans) avait continué dans cette obédience, ainsi que Jeanne Grey («La reine de 9 jours»), petite-nièce d'Henri VIII, poussée sur le trône par Edouard VI qui craignait le retour du catholicisme en Angleterre si Marie Tudor (fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon) prenait le pouvoir. Ayant fait

assassiner Jeanne Grey, son mari et son père, Marie Tudor régna pourtant de 1554 à 1558, rétablissant le catholicisme et persécutant les protestants, ce qui lui valut d'ailleurs l'appellation de «*bloody Mary*» (*Marie la sanglante*). A la mort de Marie, sa demi-sœur Elisabeth 1^e



(fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn) arrive au pouvoir en 1558 et rétablit le protestantisme.

Shakespeare naît donc à une époque où il est préférable de ne pas être catholique. La société anglaise est complètement traumatisée par ces changements successifs. Quelle est l'obédience des parents de Shakespeare ? Sa mère était alliée à une importante famille catholique. Quant à son père, il est difficile de le situer clairement. Ce gantier devenu échevin tenait à sa situation sociale, il avait d'ailleurs supervisé les travaux de « restauration » de l'église de Stratford, qui, en fait, consistaient à recouvrir de chaux les fresques peintes par les catholiques. Pourtant, à la fin de sa vie, il signa un testament spirituel catholique dans lequel il invoquait la Vierge Marie. La première née de John et Mary Shakespeare, Joan, avait été baptisée par un prêtre catholique, le deuxième enfant, William, le sera par un pasteur. Ce baptême eut lieu le 26 avril 1564, la date est incontestable, car inscrite dans le registre paroissial. Les spécialistes assurant que trois jours s'écoulaient, à l'époque entre la naissance et le baptême, ils en concluent donc qu'il est né le 23 avril 1564. Finalement, beaucoup d'Anglais étaient officiellement protestants, mais restaient secrètement catholiques et cette dualité transparait dans l'œuvre de Shakespeare, et pas seulement au niveau de la religion.

Nous savons que John Shakespeare, ayant connu des revers de fortune, ne put envoyer William à l'université. Celui-ci, après avoir fréquenté la *grammar school* jusqu'à l'âge de seize ans fut donc obligé de trouver un travail. Greenblatt signale, au passage, qu'à la *grammar school*, Shakespeare avait eu plusieurs maîtres catholiques : de sept à onze ans Simon Hunt, qui d'ailleurs quitta l'Angleterre pour être ordonné prêtre chez les Jésuites à Douai, ensuite de onze à seize ans Jenkins, puis Cottam, auquel son zèle catholique sera plus tard fatal, car il sera exécuté.

Donc, à seize ans, Shakespeare entre dans la vie active, ce qui amène Greenblatt à nous faire découvrir l'univers théâtral de l'époque en Angleterre. Non seulement des compagnies professionnelles parcouraient le pays ou étaient attachées à un noble seigneur, mais les spectacles d'amateurs étaient nombreux. Des fêtes traditionnelles ponctuaient le cycle des saisons donnant lieu à des chants, des danses, des feux d'artifice, des saynètes. Les protestants essayaient de faire interdire *les mystères*, mais en vain. La reine elle-même, qui appréciait beaucoup le théâtre, fermait les yeux sur ces scènes religieuses : tant que ses sujets se divertissaient, ils ne pensaient pas à mal faire.

D'après certaines sources, Shakespeare serait donc parti, à seize ans, pour le nord de l'Angleterre afin d'être le précepteur des enfants d'une famille catholique. Il s'occupa peut-être d'enseignement, mais se révéla aussi et surtout acteur, rejoignant la troupe qu'entretenait son employeur, Alexander Hoghton. Le testament de ce dernier montre une grande bienveillance envers Shakespeare. Bien que son nom soit orthographié Shakeshafte, les biographes sont d'accord pour estimer qu'il s'agit bien de notre auteur. Alexander Hoghton ayant recommandé son protégé à la famille Hesketh, William fait un temps parti de la troupe qu'elle emploie, puis de celle de Stanley.

Il est probable que Shakespeare s'associe, dans cette région du nord de l'Angleterre, avec des acteurs réputés. Tous formeront, plus tard, à Londres, la troupe du Lord Chamberlain. Shakespeare demeure dans le Lancashire sans doute jusqu'en août 1581, avant de revenir à Stratford. Nous arrivons là à son étrange mariage. En novembre 1582, il a dix-huit ans lorsqu'il épouse (contraint ou de plein gré) Anne Hathaway qui en a vingt-six et est la fille aînée

d'un défunt ami de son père. Leur fille, Susanna, naît six mois plus tard. Anne est de famille protestante, l'héritage reçu de son père l'a rendue indépendante et libre de ses actions, ce qui, à l'époque est assez rare pour une femme. On ne connaît rien de leur vie matrimoniale, aucune lettre ne nous est parvenue, il est d'ailleurs vraisemblable qu'Anne ne savait ni lire, ni écrire.

En 1583, Shakespeare vit à Stratford dans la grande maison familiale avec sa femme, sa fille, mais aussi ses parents, sa sœur Joan, ses trois frères Gilbert, Richard et Edmund et les serviteurs de la famille. Il s'y trouve toujours en 1584, car, en février 1585, sa femme donne naissance à des jumeaux : Judith et Hamnet. Il semble qu'il y ait là une parenthèse dans sa vie d'acteur : travaille-t-il dans l'atelier de gantier de son père ? Est-il enseignant ? Ou peut-être homme de loi ? On ne sait pas.

En tout cas, au milieu des années 1580, il quitte Stratford et sa famille pour Londres, afin, semble-t-il, de fuir des poursuites pour braconnage. S'est-il d'ailleurs rendu à Londres tout de suite ou a-t-il suivi une troupe de comédiens itinérants qui allait vers le sud et au sein de laquelle il a encore amélioré ses divers talents et sa mémoire d'interprète ?

Nous savons peu de chose sur les rapports de Shakespeare avec sa famille en dehors des documents officiels. En 1596, son fils Hamnet meurt de maladie, Shakespeare en est sans doute très affecté. L'année suivante, il installe sa femme et ses deux filles dans une grande maison qu'il a acquise à Stratford. Aujourd'hui, la maison n'existe plus, mais les documents retrouvés permettent de savoir qu'elle comprenait dix pièces chauffées, qu'elle était ornée de cinq pignons, entourée d'un jardin et d'un verger et flanquée de bâtiments annexes. Notre auteur gagne confortablement sa vie et place judicieusement son argent.

En 1602 et 1605, il entreprend d'ailleurs de nouveaux investissements fonciers. Il est logique que dans sa montée de l'échelle sociale, il cherche également à changer de statut. Son père avait d'ailleurs tenté de devenir gentleman. Tant qu'il était bailli à Stratford, il était certain que sa demande de blason serait accordée. Son rêve s'était évanoui avec sa fortune. En 1596, William reconduit la demande et finit par obtenir satisfaction. Il ne sera plus un personnage noble uniquement sur scène, mais aussi à la ville et il signera ainsi son testament « *William Shakespeare, de Stratford-upon-Avon, dans le comté de Warwick, gentleman* ».

Les documents parvenus jusqu'à nous ne permettent pas de définir les rapports de Shakespeare et de son épouse. Lui a-t-il proposé de venir, ainsi que ses enfants vivre avec lui à Londres et aurait-elle refusé ? Allait-il souvent à Stratford ? Comme mentionné plus haut, dès qu'il en a eu les moyens, il l'a logée dans une belle maison, et on sait, qu'à partir de 1610, il est retourné vivre auprès d'elle.

Le testament de l'auteur est tout de même curieux. Il s'arrange pour léguer la totalité de ses biens à Susanna. Celle-ci et son époux, le docteur John Hall, qui bénéficiaient de son affection sont d'ailleurs ses exécuteurs testamentaires. Il prévoit certains legs pour Judith, dont il n'apprécie pas du tout le mari. Un dernier codicille ajoute « *Je lègue à mon épouse mon second meilleur lit ainsi que sa garniture* ». Ce testament a déconcerté les biographes : pas un seul mot aimable pour sa femme. Qu'est-ce que ce « second meilleur lit » ? Était-il plus confortable que le premier ? Certains avancent que, de toute façon, une veuve héritait d'un tiers des biens de son mari.

Si Shakespeare n'a pas laissé de lettres ou de poèmes à sa femme, il a néanmoins composé des sonnets qui ont fait couler beaucoup d'encre, au

total cent cinquante-quatre, qui, d'ailleurs ne furent imprimés que plus tard. Les dix-sept premiers, qui semblent dater du début des années 1590, intriguent spécialement les biographes. Il est vraisemblable qu'ils ont été écrits pour le comte de Southampton. Ce jeune aristocrate au physique très avantageux refusait de se marier au grand désespoir de sa mère et de son tuteur, lord Burghley, le plus puissant personnage du royaume. Ne sachant comment l'y convaincre, sa famille eut recours à la poésie. Un certain John Clapham avait composé un premier poème en latin dans lequel il comparait Southampton à Narcisse. Shakespeare semble avoir pris la suite en louant bien sûr l'extraordinaire beauté du jeune homme et en lui recommandant de la reproduire en se mariant et en procréant. Le nom du destinataire n'est jamais mentionné (au cas où les poèmes déplairaient), la dédicace de la première édition désigne Mr. W.H. S'agit-il de Henry Wriothesley, comte de Southampton ou de William Herbert, comte de Pembroke ? En effet le comte de Pembroke, qui sera plus tard l'un des protecteurs de Shakespeare, subissait aussi la pression de ses proches pour se marier. Il s'agit plus probablement de Southampton dans les premiers sonnets, et ceux-ci s'adressent à plusieurs cercles dont le jeune homme est le centre. Les amis du premier cercle peuvent comprendre qui motive les vers, mais plus on s'éloigne du centre, moins on sait de qui il s'agit et les poèmes touchent par leur beauté intrinsèque.

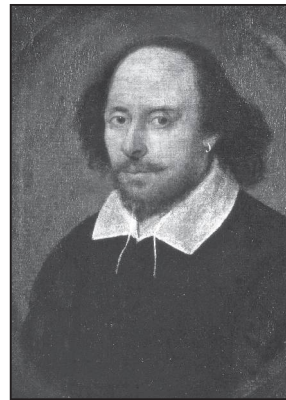
On ignore qui a inspiré les suivants : des hommes ? Des femmes ? Peut-être Pembroke pour certains, l'auteur évoque aussi une mystérieuse dame brune.

Greenblatt voit dans les sonnets de Shakespeare la manifestation de sa personnalité : sa mésentente avec Anne Hathaway (dans un sonnet, il se moque de son nom « hate away »)

son attrait pour le jeune Southampton auquel il ne peut succomber, son désir assorti de mépris pour la dame brune. Mais avec Shakespeare, rien n'est jamais certain.

En tout cas, la commande de ces sonnets avait été la bienvenue, car la vie théâtrale était, à ce moment-là, durement touchée.

En effet, une épidémie de peste s'était déclarée à Londres et tous les rassemblements avaient été interdits, dont, bien sûr, les spectacles de théâtre. Cela arrivait de temps en temps. Ainsi, en 1592, lorsque l'été fut très chaud, Greenblatt nous fait revivre le bouillonnement londonien du milieu du XVI^e siècle où se mélangent le meilleur et le pire. Sur la rive sud de la Tamise, les échafauds voisinent avec les lupanars, les spectacles de combats d'ours ou de taureaux. Le pont de Londres est hérissé de piques supportant la tête



des décapités, les maisons de plaisir sont associées aux théâtres, les prostituées racolant parmi les spectateurs.

Vingt ans plus tard, le théâtre est un peu plus structuré. Si les représentations avaient lieu à l'intérieur dans les demeures aristocratiques et les grandes salles des *guildhalls*, elles se déroulent encore à ciel ouvert dans les cours d'auberge, mais la scène est protégée par un auvent afin que les beaux costumes des comédiens, qui coûtaient fort cher et auxquels les spectateurs étaient très attachés, soient à l'abri. En général le public était debout, déambulait, buvait, mangeait. A la fin du spectacle, il déposait son obole dans la sébile que passaient les

comédiens. Burbage et Brain furent les premiers à créer un vrai théâtre. L'histoire est plutôt amusante. En 1598, James Burbage, propriétaire des murs du théâtre et chef de la troupe, se trouva en désaccord avec le propriétaire du terrain. La nuit venue, les fils Burbage démontèrent le théâtre et le transportèrent de l'autre côté de la Tamise où il fut remonté, c'est ainsi que naquit *le Globe*.

Lorsque Shakespeare arriva à Londres, il découvrit la pièce de Christopher Marlowe «Tamerlan» qui jouissait d'un immense succès et en fut très certainement influencé pour écrire les trois parties d'«Henri VI» (1591), sa première véritable pièce, alors que, jusqu'ici, il n'avait fait qu'adapter des pièces du répertoire existant. «Henri VI» assure à Shakespeare son premier grand succès. Peut-être Thomas Nashe a-t-il collaboré à l'élaboration de cette pièce ? En effet, cette fin du XVI^e siècle est, en Angleterre, le siècle d'or des poètes et des dramaturges. Outre Christopher Marlowe déjà cité, Thomas Watson, Thomas Lodge, George Peele, Thomas Nashe, Robert Greene, Ben Jonson étaient des poètes reconnus. Plusieurs eurent des vies mouvementées et moururent jeunes de façon brutale comme Marlowe qui succomba à un coup d'épée dans un œil.

En 1594, Shakespeare est engagé en tant qu'auteur et dramaturge dans la troupe du Lord Chambellan. Les pièces se succèdent (comédies, tragédies, pièces historiques) dans lesquelles Greenblatt voit une forte influence des faits d'actualité auxquels Shakespeare assiste, par exemple «La comédie des erreurs» ou «Richard III» qui évoquent des exécutions. Inutile de citer les œuvres de Shakespeare, connues de tous. Cependant «Hamlet», rédigé en 1600 ou 1601 d'après une saga danoise, semble avoir une importance particulière pour Greenblatt. D'après lui, en écrivant cette pièce Shakespeare a voulu s'affranchir de la sécheresse du dogme

protestant et faire revivre son fils décédé en 1596 (d'ailleurs il n'y a qu'une lettre de différence entre Hamnet et Hamlet), il pressent aussi que son père ne vivra plus longtemps (ce dernier sera enterré en septembre 1601), et le fantôme qui revient pour réclamer vengeance est une manifestation très catholique du culte des morts.

De même, Greenblatt voit dans «La tempête», terminée en 1611, une manière pour son auteur de prendre congé du théâtre : «*Nos festivités sont finies... ce spectacle illusoire s'est dissipé*». Comme Prospero abandonne la magie, Shakespeare se retirerait de la scène.

Les funérailles de Shakespeare seront célébrées le 25 avril 1616, et les circonstances de sa mort ne parviendront pas jusqu'à nous.

Greenblatt s'est efforcé, à travers l'œuvre de Shakespeare et les pans de sa vie dont les biographes sont certains, de découvrir la personnalité secrète du plus grand des dramaturges.

En fait, il n'a pu avancer que des suppositions, car, au-delà du moi social de Shakespeare, il voulait saisir son moi profond, ce qui est totalement impossible, si l'on adhère aux théories de Proust quand il s'oppose à la critique positiviste de Sainte-Beuve.

Néanmoins, «Will le magnifique» se lit avec un grand plaisir, car dans la personne de son plus illustre représentant, c'est tout le monde élisabéthain qui revit ici, d'où probablement le titre «Will in the world».

Marie-José SELAUDOUX

« *WILL LE MAGNIFIQUE* »
de STEPHEN GREENBLATT.
Editions Flammarion, 477 pages, 22,90 €